

# LE JONGLEUR

(IL GIULLARE)

Ugo Malaguti



Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.



Ils arrivaient, foules en goguette, gamins rieurs, reptiles rampants ; ils arrivaient par convois et par familles, en couples et en solitaires, marchands et touristes, politiciens et voleurs ; ils arrivaient sur des astronefs étincelants, sur des cubes, des trapèzes, des tétraèdres et des sphères ; ils arrivaient de tous les coins et recoins de la galaxie, vers la planète de la fête, la planète de la joie, la planète des bouffons et des saltimbanques, des ménestrels et des cracheurs de feu, des dompteurs et des écuyères, des acrobates et des belles pépées. C'était la fête et l'allégresse, les jeux et les plaisirs, l'animation et les attractions, la pagaie, les cris, le spectacle.

Tout ce grouillement de vie, de couleurs, de joie, cette agitation d'êtres humains et non humains, de formes extravagantes et de familles en liesse m'effleurait à peine quand mon vaisseau se posa sur le grand port du satellite et quand, par les trottoirs roulants, je gagnai les navettes aux vives couleurs qui transportaient touristes et spectateurs, badauds et mendiants, truands et entrepreneurs, affairistes et putains sur la grande Baraque planétaire, sur le Bordel sidéral, sur Elinora, la planète luna park, la planète cirque équestre, la planète où l'on célébrait, dans une indicible splendeur, le Septième Centenaire. Ma tenue foncée, dépourvue de décoration ou de signe distinctif, mon visage rasé de près, impeccable, de *manager* interplanétaire me valurent quelques coups d'œil curieux, presque soupçonneux, de la part de la faune bigarrée qui encombrait les trottoirs roulants menant aux bacs. J'étais trop sérieux, trop simple, trop absorbé pour ne pas détonner dans cette atmosphère d'allégresse générale, de joie forcée, d'hédonisme exagéré. Les gens qui m'entouraient sentaient que je ne participais pas à la fête et, pour cette raison, me lançaient des regards muets de reproche, puis l'allégresse reprenait le dessus, et ils continuaient à rire et à plaisanter sans faire plus de cas du trouble-fête venu d'on ne savait où.

Sur le bac trônait un énorme sphéroïde peint de couleurs criardes, plein de rubans et de ballons, tout papillonnant de confetti et de sièges inclinables... sur lesquels des couples s'étaient déjà installés pour profiter sans tarder du climat de festivités et de la liberté totale... Je restais à observer ces scènes d'allégresse pendant tout le voyage sans adresser la parole à qui que ce soit, sans même m'approcher du petit groupe d'extra-terrestres qui occupaient des places proches de la mienne et qui, sans doute, s'amusaient beaucoup, ne serait-ce qu'en se livrant à des sifflements, des pirouettes et des contorsions qui, à mes yeux d'être humain, n'avaient aucune signification.

Quand, finalement, le portillon s'ouvrit et la passerelle mobile s'abaissa, je me levai calmement et me dirigeai vers la sortie, sans me soucier des incroyables silhouettes sautillantes qui étaient venues nous accueillir... clowns provenant de diverses planètes, filles humaines et autres, nues ou portant les tenues les plus raffinées qu'aient pu produire les *sex shops* de la galaxie, diseurs de bonne aventure et chiromanciens, danseurs et acrobates, garçons pomponnés en vue de prestations particulières, ménestrels en costumes historiques prêts à chanter contre paiement les histoires légendaires de leurs mondes d'origine respectifs, taverniers et hôteliers voraces, porteurs en tout genre, guides et accompagnateurs, traîne-semelles et

parasites venus de tous les coins de la galaxie. Avec ma carte de crédit universelle prudemment encapsulée dans mon avant-bras, je me dirigeai vers la sortie puis restai un moment immobile à respirer l'air parfumé et coloré d'Elinora, à observer le spectacle prodigieux que les réseaux d'holovideo avaient maintes fois transmis, mais qui ne se pouvait vraiment percevoir et comprendre que si l'on était sur place, que si l'on voyait, respirait, sentait ce monde et vibrait en symbiose avec lui.

Le port d'Elinora, c'était en fait une gigantesque foire. De partout surgissaient des roulottes, des coupoles, des flèches, des carrés, des pentagones, des ovoïdes, tous de couleurs vives, tous peuplés de bonimenteurs qui vantaient à tue-tête les charmes des attractions, des menus, des plaisirs, du sexe offerts à l'intérieur. À perte de vue ce n'était que couleurs et agitation, groupes de saltimbanques qui dansaient et chantaient, enceintes où des dompteurs humains et non humains, à deux ou quatre jambes, ou à cinq tentacules ou aux corps bouffis et velus d'araignée se livraient aux exercices d'adresse les plus extravagants avec l'échantillon de bestiaire interplanétaire le plus invraisemblable qui ait jamais été réuni en un seul lieu.

Un instant, je pensai que les austères directeurs du Zoo solaire, gigantesque astéroïde où étaient réunies et conservées les espèces non douées d'intelligence existant sur deux douzaines de planètes de la galaxie seraient restés muets de stupeur et écarlates de jalousie s'ils avaient pu donner ne fût-ce qu'un coup d'œil sur les foules allègres et ondoyantes, sur leurs bouffons, sur leurs baratineurs, leurs dresseurs et leurs équilibristes.

« Assar, patron » murmura une petite voix, près de moi. « Comment est-ce que je peux te donner du plaisir ? »

Je me retournai, je baissai les yeux et vis que près de moi il y avait une gamine... une gamine humaine, qui ne mesurait guère plus d'un mètre trente, nue mais dont le corps resplendissait de paillettes qui scintillaient de toutes leurs couleurs et semblaient la revêtir d'un arc-en-ciel toujours changeant. Elle me tirait par la manche, d'une main vernie de diverses couleurs, vert orangé et écarlate. Elle avait les yeux les plus grands, les plus violets et les plus anxieux que j'aie jamais vus.

Je lui souris, d'un air rassurant et, un moment, je songeai à passer outre, pour atteindre le centre d'information qui devait se dissimuler dans cette forêt de baraques et de roulottes, d'édifices précaires et de lieux de divertissement. Mais elle restait agrippée à ma manche.

« Tu ne ris pas » dit-elle d'une voix qui me parut très sérieuse pour une gamine aussi petite. « Je t'ai vu pendant que tu sortais. Tout le monde rit, mais pas toi. Ça n'est pas bien. Comment est-ce que je peux te donner du plaisir ? »

Je la regardai et secouai la tête :

« Je ne suis pas venu chercher du plaisir ici, à Elinora » lui dis-je. « C'est peut-être pour ça que je ne ris pas. »

Les grands yeux violets s'écarquillèrent, la main peinte serra plus fort la manche de mon vêtement.

« Tous viennent à Elinora pour chercher le plaisir » dit-elle d'un ton pensif. « Ici, tous rient et plaisantent et s'amuse. Alors pourquoi es-tu venu ? »

Cette fois-là, j'éclatai de rire. Il y avait beaucoup d'innocence dans ses yeux, et beaucoup de peur, la peur de celui ou celle qui se trouve devant un inconnu qu'il ou elle ne parvient pas à comprendre. Je la pris par le bras et la poussai vers la forêt de constructions.

« C'est bon, maintenant. Tu peux me donner du plaisir en bavardant un peu avec moi. Je te poserai des questions et tu me répondras ; je t'offrirai quelque chose

à boire et quelque chose à manger. Est-ce que tu connais, dans cette jungle, un endroit où on peut être tranquille un moment ? »

Son visage fit scintiller plus encore les mille paillettes qui formaient une seconde peau sur son corps nu. Maintenant, elle se trouvait dans une ambiance qu'elle connaissait mieux. L'étranger qui ne riait pas donnerait du plaisir en parlant et en buvant, et elle l'emmènerait parler et boire.

« Viens avec moi » dit-elle en me tirant par le bras. « Il y a justement la Taverne du Repos tout à côté. C'est là que vont les visiteurs qui se sentent fatigués et étourdis après le voyage, pour se détendre et s'y retrouver avant d'attaquer les réjouissances. »

Nous avons plongé dans la foule colorée, moi à la remorque de la gamine, nous glissant dans les passages entre les diverses constructions, nous ouvrant un chemin dans la cohue ; et, quelques minutes après, nous sommes arrivés au lieu dont elle parlait.

La Taverne du Repos était une grande sphère d'argent à l'extérieur et une série de petits cercles concentriques à l'intérieur, chacun isolé acoustiquement et thermiquement. On pouvait les régler de façon à créer l'ambiance, l'atmosphère souhaitées par les visiteurs venus d'au moins une trentaine de planètes. Elle était exclusivement réservée aux espèces qui respiraient l'oxygène... Il est curieux de constater qu'en en dépit de toutes les lois des probabilités les espèces qui respiraient l'oxygène constituaient plus de 95% des races galactiques douées d'intelligence... et elle offrait un échantillonnage d'alcools, de drogues et d'hallucinogènes de nature à satisfaire à peu près tous les goûts.

Nous nous sommes confortablement allongés, côte à côte, sur le grand lit-divan qui flottait sur un plan d'eau, dans le cercle choisi, et j'ai placé le bras de façon que le lecteur laser puisse vérifier ma carte de crédit ; puis j'ai commandé du vin, après avoir refusé toute une série de plaisirs dont beaucoup étaient prohibés sur la plupart des autres planètes, plaisirs que le service télépathique me proposait en rafale.

« Comment t'appelles-tu ? » demandai-je à la gamine.

« Elina » répondit-elle aussitôt, tandis qu'elle consultait attentivement les choix du jour. « Ils m'ont appelée ainsi parce que je suis née le jour de l'inauguration d'Elinora. Hum ! Je prendrais bien une dose de *masturbina*. Est-ce que tu es d'humeur sexy, *assar* ? »

Je regardai ce corps mince, lisse, le pubis glabre, les boutons qui, dans quelques années, deviendraient des mamelons. Elinora avait été inaugurée neuf ans plus tôt. Elina n'était donc pas vraiment une enfant, selon les critères de ce monde-là. Mais je secouai la tête.

« Même si je l'étais, je crois que je préférerais la compagnie d'une femme plus mûre, lui dis-je. « Sans vouloir t'offenser, Elina. »

Elle ouvrit encore plus grand les yeux.

« Dommage. Tu me plais et je crois que je pourrais bien m'exciter avec toi. En général, je ne m'excite pas beaucoup dans le travail, tu sais, mais tu ris rarement et tu parles peu, tu es différent des autres qui viennent ici. J'aimerais faire quelque chose de sexy avec toi. Plus tard peut-être ? »

Je lui souris.

« Plus tard peut-être. Maintenant choisis quelque chose, et puis nous parlerons »

Hésitante, avec un air de regret, Elina choisit l'herbe *harmis*, léger excitant qui produisait une série de stimulations érogènes sans excitation excessive ni orgasme, et je sirotai mon vin, qui était excellent, avant de lui poser les questions qui m'intéressaient.

« Je cherche un endroit et quelqu'un » lui dis-je enfin. « L'endroit, c'est le Cirque des Comètes et la personne, c'est un acteur, un clown qui s'appelle Giulma. Où est-ce que je peux le trouver ? »

Elina ferma à demi les yeux, tandis que les vapeurs de l'herbe commençaient à faire effet... je le vis à la façon dont elle bougeait les épaules et les flancs, presque imperceptiblement, avec langueur, savourant les frissons qui parcouraient sa peau.

« Il y a tant de cirques à Elinora » dit-elle. « Ils sont venus de tous les coins de la Voie Lactée quand ont commencé les fêtes du Centenaire, et on ne peut pas tous les suivre. Et puis, je suis née ici, à Port-Elinora, et j'ai toujours habité le « camp ». Je savais que les citoyens de Port-Elinora appelaient « camp » la plus grande ville de la planète, et on comprenait très bien pourquoi, étant donné le caractère transitoire, précaire des structures qui allaient et venaient, ne subsistant que quelques jours ou quelques semaines pour céder la place à d'autres... *Rien n'est fixe et immuable à Elinora*, disaient les spots. *Tu ne pourras jamais répéter deux jours de suite le même plaisir, et tu ne pourras jamais épuiser tous les plaisirs nouveaux que t'offre Elinora même si tu restais cent ans.* »

Je gardai le silence.

« Elinora est grande » poursuivit Elina. Et les convois, les artistes, les spectacles vont de ça, de là, ne restent jamais à la même place trop longtemps. Je ne sais pas. »

« Est-ce qu'il y a un moyen de retrouver la trace de tel ou tel convoi ? »

« Il n'y a que l'administration » dit pensivement Elina. « Elle recense ceux qui arrivent et elle peut te dire quels sont les mouvements, au moins les principaux. Oui, l'Administration devrait savoir où est passé le cirque que tu cherches. »

Je dégustais mon vin. Je connaissais quelques-unes des règles d'Elinora et je savais où se trouvait la difficulté.

« C'est très important pour moi » dis-je. « Au risque de courir la planète pendant des mois et des mois, je dois trouver le Cirque des Comètes et Giulma ; je suis là pour ça. »

Les petits sursauts - un muscle, l'épaule, la contraction subite des cuisses, les yeux qui se fermaient à demi - étaient maintenant plus fréquents, à mesure que l'herbe *harmis* faisait son effet. Sans ouvrir les paupières, Elina bougea le bras, et ses doigts avancèrent nonchalamment, presque fortuitement, se rapprochant de mes jambes, de mon aine. Elle sourit soudain.

« Alors je t'excite quand même un peu » dit-elle, contente. « Je croyais que je ne te plaisais pas du tout. »

Son innocence jointe à ce flot continu de stimulations érotiques m'avait en fait provoqué une demi érection. Les doigts d'Elina hésitèrent, me caressèrent, puis, sans changer de position, elle ouvrit les yeux et me regarda avec une expression confiante et intense.

« Peut-être plus tard » dit-elle. Si je t'accompagne là où tu trouveras le Cirque des Comètes, nous pourrons faire quelque chose de sexy. »

Je soupirai.

« Oui, peut-être. comme je te l'ai dit. » J'effleurai son épaule du bout des doigts.

« Merci. »

Elle se leva et secoua sa chevelure.

« Tu ne ris pas et tu ne recherches pas le plaisir » dit-elle. « Mais si tu trouves le Cirque des comètes, alors tu auras du plaisir, *assar* ? »

« Je ne sais pas. Je le saurai quand je l'aurai trouvé. Peut-être. »

« Je l'espère pour toi » dit-elle, et elle s'éloigna, me laissant seul à déguster mon vin.

Cette nuit-là, dans la chambre que j'avais louée dans un des rares établissements stables de Port-Elinora – immense hôtel de transit qui abritait plus de 150.000 âmes, humaines et autres – j'ai essayé de mettre de l'ordre dans le tourbillon de sensations, d'images, de sons, de couleurs, d'impressions confuses et de perceptions violentes qui m'avait assailli depuis le moment où le grand bac s'était ouvert et où la réalité d'Elinora s'était imposée à mes yeux, à mon odorat, à ma peau, à mon système nerveux.

Des couleurs, des couleurs et des couleurs, des sonorités, des sonorités et des sonorités, des images, des images et des images... Elinora ne laissait pas un instant de répit aux sens, c'était une agression continue, fantasmagorique, indescriptible qui s'en prenait à tous les instincts, à toutes les terminaisons nerveuses du corps, à tous les recoins les plus obscurs et les plus secrets de l'esprit. J'ai compris que si j'avais étudié le phénomène en détail, si j'avais assisté à des dizaines d'enregistrements d'holovidéo, si j'avais consulté toute la documentation qui lui était consacrée, je n'avais pas vraiment réussi à m'en faire une idée précise avant d'arriver à Port-Elinora.

Je comparai les impressions données par nos mondes – ceux du reste de la Voie Lactée – si riches de bruits et de couleurs, si branchés, eux aussi, sur les plaisirs de la vie, apparemment si permissifs et hédonistes, et pour cela je procédai à la lumière des mentalités et des concepts caractéristiques des Nouveaux Siècles... là où se rencontraient tous ceux qui avaient fait du plaisir et de l'art de donner du plaisir une science déjà ancienne, sur des dizaines de mondes qui différaient par leurs traditions, leurs mentalités, leurs conceptions spirituelles, morales, éthiques.

Elinora est partie, me laissant avec l'espoir que, d'une manière ou d'une autre, elle me retrouverait pour me fournir l'information que je cherchais... *Je te rejoindrai quand j'aurai ce renseignement*, avait-elle dit, et allez savoir comment je m'étais persuadé qu'elle réussirait à me retrouver dans la multitude qui allait et venait à Port-Elinora... Alors je sortis de la Taverne du Repos et quittai le périmètre du port, me mêlant aux foules à la recherche des premiers plaisirs qu'offrait Elinora, m'arrêtant ça et là, devant un spectacle particulièrement bizarre, une attraction particulièrement exotique ou une danse particulièrement érotique. Tout autour, c'était des fleurs, des confetti, des lumières et des étoiles filantes, des passages accueillants d'où parvenaient les clins d'œil de femmes et de filles de tout âge et de toute forme, toutes séduisantes et colorées, toute souriantes et sûres d'elles. Sans doute la gaieté à bord de l'astronef qui nous avait conduits aux satellites puis à bord du bac qui nous avait emmenés à Elinora avait-elle été quelque peu artificielle, nerveuse, sans doute était-elle liée à une excitation réprimée, à l'attente de plaisirs extrêmes, de l'inconnu, de l'étrange. Mais, une fois laissée derrière nous l'enceinte du port, la gaieté changeait de nature. Je pouvais la percevoir dans l'atmosphère, la lire sur les visages humains qui se multipliaient autour de moi... et même sur ceux des autres espèces que j'avais toujours trouvées impénétrables et incompréhensibles, mais qui se présentaient maintenant sous une autre jour, ce qui les rendait plus proches et tangibles qu'elles ne l'avaient jamais été, que ce soit dans ma maison d'Ossiana,



dans le grand bureau de Lurda, entre les microscopes et les écrans d'ordinateurs d'Elettra, le mégacentre de Qulna. .

Il y avait quelque chose dans l'air d'Elinora, quelque chose qui libérait la gaieté de toute contrainte, quelque chose qui pénétrait le corps et l'esprit, créait une allégresse et une sérénité dont étaient absents toute malice, tout sentiment de péché. *C'est ça la différence*, pensai-je, en fermant les yeux. *Dans nos plaisirs il y a la violence et la faute, il y a l'abus et l'outrage, il y a le désir d'accomplir des choses qui ne sont pas et n'étaient pas permises ; ici, il n'y a rien d'interdit, chacun redevient enfant, tout ce que l'on fait, on le fait dans la joie, de sorte que partout règne la sérénité.*

Il faudra, me dis-je, que je le demande à Giulma quand je le trouverai et si je le trouve. Lui saura me donner une explication. S'il le veut bien.

Et si je le trouve.

Chercher quelqu'un à Elinora, c'est comme si l'on cherchait l'aiguille ancestrale de l'adage dans la botte de foin, comme si l'on cherchait une fourmi plutôt qu'une autre dans une fourmilière, comme si l'on voulait distinguer un grain de sable précis sur la planète sableuse de Crell. *Aucune information concernant une personne déterminée ne sera donnée à un visiteur d'Elinora.* C'était une loi stricte, peut-être la seule loi qui régissait la planète de la liberté. Si, sur Elinora, quelqu'un voulait trouver un étranger à la planète, il savait, ou devait savoir, par quelque obscur moyen, comment le trouver. Mais aucun étranger à Elinora ne pouvait y chercher et y trouver une personne qui ne voulait pas être repérée.

Elinora était un lieu d'échange de plaisirs, de rapports capricieux, d'expériences nouvelles. Impossible d'y établir des relations stables et durables entre visiteurs, hôtes et habitants. On comprenait facilement pourquoi. Elles auraient perturbé l'équilibre, détruit la sérénité et l'allégresse, gâché le plaisir. Là résidait la fascination d'Elinora. Tu pouvais y revenir dix, cent, mille fois, et tu aurais toujours connu des choses nouvelles, aimé des personnes nouvelles, goûté des spectacles nouveaux.

La chambre que j'occupais – en fait, il s'agissait d'un appartement miniature, avec un pseudo balcon réglable donnant sur la nuit et sur le jour, sur l'aube et sur le couchant, selon le caprice ou l'humeur de l'occupant – me caressait, m'apaisait, me flattait, créait le désir en même temps qu'elle le satisfaisait. Il devait y avoir quelque chose dans l'atmosphère... celle de la pièce mais aussi celle de la planète... qui produisait ces effets. Je le savais, l'apparente confusion, le désordre primitif, le caractère aventureux et chaotique de toute chose ne devaient pas m'induire en erreur. Elinora avait, dans la pratique, été construite au moyen des meilleures technologies, des ressources les plus géniales de notre monde. La nature avait fourni un soleil aux radiations particulières, un globe de grande taille, qui se révélait accueillant, plusieurs satellites et une écharpe de poussière cosmique qui formait un superbe anneau vue de l'espace ou vue dans le ciel nocturne. Voilà ce qui venait de la nature. La science, les hommes, les autres espèces qui avaient travaillé pendant près d'un siècle sur ce monde avaient fait le reste. L'écologie d'Elinora, la végétation d'Elinora, l'air d'Elinora, l'eau d'Elinora étaient le produit des manipulations physiques, chimiques et génétiques les plus raffinées. Les habitants d'Elinora eux-mêmes étaient ce que la science de l'ingénierie génétique avaient produit de plus raffiné, de plus compliqué et de plus abouti.

Je pense au ménestrel. Je l'ai rencontré par hasard, alors que je m'étais arrêté dans un jardin aux cinq fontaines colorées, aux fleurs parfumées, aux fruits pulpeux, aux formes étranges et indéfinissables. J'étais las des saltimbanques, des



bouffons, des danseuses et des dompteurs, des acrobates et des jongleurs. Et ce jardin entouré de haies d'épineux, dans un mouvement perpétuel de couleurs, de jets d'eau, d'écume, de murmures, de clapotis et de frémissements, à l'herbe douce comme un tapis et tiède comme le sable au premier soleil du matin m'avait paru le bon endroit pour faire halte, me reposer un instant, avant de trouver un logement à l'hôtel et de dormir, remettant au lendemain le début de ma recherche. J'étais las de refuser les propositions de trop de femmes jeunes et très jeunes, humaines ou autres, souriantes et persuasives ; j'étais las de voir des tours de prestidigitation et des bateleurs, des marionnettes et des cracheurs de feu, de voir des gens gais et sereins, des gamins aux yeux écarquillés d'innocence devant les illusionnistes et les bêtes féroces ou des gens allégrement occupés à découvrir les plaisirs de leur corps et de l'autre sexe en compagnie des gamines extraordinairement sensuelles d'Elinora.

Ainsi, je pénétrai dans le jardin et je vis que je n'étais pas seul : quelqu'un y était entré avant moi.

Tout d'abord, je n'y fis pas attention, le prenant pour l'un des artistes qui pullulaient dans tous les recoins de Port-Elinora. Il portait, comme tous les autres, des vêtements dans les tons pastel où dominaient le vert et le bleu ciel, avec beaucoup de blanc. Le couvre-chef emplumé donnait un cachet original à l'ensemble, comme le faisait l'instrument de musique suspendu à l'épaule. Je m'étais assis sur l'herbe où, les yeux fermés, j'écoutais les frémissements, les clapotis, les murmures qui m'entouraient. Je me rendais compte que, par quelque effet prodigieux, le jardin excluait tous les bruits externes, qu'une fois entré on y était complètement isolé ; rien que conteneur et contenu liés par une relation sensuelle faite de sonorités étouffées, de frissons paisibles, de soupirs éloquents.

« Bientôt la nuit va tomber » avait dit une voix entre les frémissements, les murmures et les silences. « Mais il ne fera pas noir. Il y aura des couleurs, la lune et un anneau dans le ciel. »

J'avais ouvert les yeux. C'était l'autre occupant du jardin qui parlait à voix basse, doucement, d'un ton tranquille et détaché.

« Ici, la nuit doit être belle » dis-je

« La nuit est belle ici » reprit l'autre. Nonchalamment, ses doigts avaient commencé à caresser l'instrument, et ainsi la voix était soulignée par les notes de la musique, notes paresseuses et lentes, et je ne savais plus s'il me parlait ou s'il me chantait une ballade. « Et le jour est encore plus beau. Je t'attendais. »

Ce dernier mot avait été ajouté sur une note plus basse, presque menaçante. D'un seul coup, la paresse, la somnolence et la beauté avaient disparu, et pendant un instant j'ai eu peur.

« Ne crains rien » a-t-il dit. « Je suis ménestrel. »

« Ménestrel ? »

« Quelqu'un qui chante les airs d'un temps qui a été, qui compose les airs du temps présent, qui traduit par des notes ce qu'il a vu et ressenti, cru et espéré, aimé et détesté. Jadis nous allions de planète en planète, d'étoile en étoile, en certains endroits nous séjournions, en d'autres, nous ne nous restions qu'un jour et une nuit. Le Centre pour la Protection des Cultures Planétaires nous a délivré un laissez passer universel. Ainsi, nous sommes allés parmi les étoiles et, parfois, sur certaines planètes, il y avait des foules considérables venues nous écouter, des foules qui voulaient entendre, voir, toucher l'artiste, en, chair et en os, au lieu de se contenter de l'holovidéo. Puis Elinora est née, et nous sommes presque tous venus ici, parce

que c'est notre maison, le lieu que nous aimons, le lieu où nous pouvons chanter et vivre, rêver sans courir les routes de l'univers.

« Je comprends » dis-je sans avoir vraiment compris. « Tu as dit que tu m'attendais ? »

Le ménestrel fit distraitement signe que oui.

« J'avais un faible pour les planètes habitées par des reptiles » poursuivit-il sans vraiment répondre à ma question. « Tous les reptiles aiment beaucoup les ménestrels. Il y a quelque chose qui leur plaît dans la musique et dans la voix. Un jour, sur une planète peuplée de reptiles, ils avaient pensé me kidnapper et me garder toujours avec eux. Ils voulaient me faire roi, tu vois. Je t'attendais, oui. On m'a dit que tu étais arrivé. »

Je retins mon souffle un instant.

« Qu'est-ce que tu veux faire, maintenant ? »

Encore ces notes. Encore cette voix qui savait être veloutée et profonde, tendre et menaçante. Un ménestrel.

« Faire ? » Pour un peu il aurait ri, mais il s'était retenu. « Qu'est-ce que tu penses d'Elinora ? Tu veux rester ici ? »

« Si tu sais pourquoi je suis ici et si tu m'attendais, tu sais aussi pourquoi je ne peux rester. Elinora me plaît. Je pourrais aimer ce monde si c'était le mien. »

« Alors, reste. »

« Je ne dois pas. Je ne peux pas. »

« Je sais. » Un soupir. « Tu es si tendu. Tu es si préoccupé. Tu es si sérieux. Puis-je faire quelque chose pour toi ? Est-ce que je peux te donner du plaisir ? »

« Je suis hétéro. » Une constatation.

« C'est ce que tu dis. Personne ne l'est. À Elinora il y a de belles femmes, et des hommes encore plus beaux. Il y a plaisir et joie, et si ton problème est de libérer l'enfant qui reste en toi, tu peux être saltimbanque ou cracheur de feu, grand dompteur et même ménestrel. Je serais heureux de t'apprendre. »

« Je ne sais pas si ça me plairait » répondis-je.

« Peut-être que oui. »

« Peut-être. As-tu quelque chose à me dire ? »

« Tu es venu chercher un homme du nom de Giulma » dit-il, en soulignant ces mots d'une cascade de notes sur son instrument. « Il y a longtemps que tu essaies de le contacter et, voyant que tout était inutile, tu es venu ici, à Elinora, et tu ne partiras pas sans l'avoir trouvé. »

« Et si c'était le cas ? »

« Je suis ici pour te dire que l'homme que tu cherches n'est pas ici, il n'y est plus. Je suis ici pour te dire qu'il est inutile de le chercher, si tu penses repartir, mais que si tu voulais rester, tu n'aurais peut-être plus besoin de le chercher. Je suis ici pour te dire de respirer Elinora, de connaître Elinora, de jouir d'Elinora, de choisir Elinora, par amour. »

« Amour de qui ? Pour qui ? »

« Peut-être d'un homme nommé Giulma. Peut-être d'un homme nommé Valdé. »

« C'est mon nom. »

« Tu resteras ici ? »

« Je ne peux pas. »

« Tu continueras à chercher ? »

« Je le dois. »

Un soupir.

« Tu m’as répondu. Maintenant, je ne peux rien te dire d’autre. »

« Mais quelle question m’as-tu posée ? »

« Celle que je devais te poser. »

Et, tout à coup, je me suis retrouvé seul dans le jardin. Entre les frémissements, les clapotis et les murmures, et il m’a semblé – peut-être n’était-ce qu’une impression – qu’à toutes ces sonorités suaves, il s’en était ajouté une autre, comme un ruissellement de notes de musique.

Je dormais et je rêvais un ciel sans étoiles, un ciel noir, noir comme l’abîme du non-espace tel qu’il est représenté dans les projections holovidéo de Yulna. Ciel noir tout autour, ciel noir au-dessous, ciel noir au-dessus, un noir uniforme, total, abyssal, ou rien n’existait, où la matière était absente, où le néant paraissait, par comparaison, un concept solide, palpable, extraordinairement vif et brillant.

Je flottais dans cette désolation absolue, dans cette non-vie angoissante et je rêvais d’étoiles scintillantes, de planètes en rotation, de comètes et de météores, de libellules et de lucioles, de serpents et de saints, de prophètes et de combattants. Je rêvais d’animaux et d’hommes, de femmes et de froment, d’eau et de sel, de racines et de champignons, de créatures qui sifflaient, glapissaient, clapotaient, murmuraient, se faufilaient, dont les corps scintillaient et dont les bras me réchauffaient, puis je me suis réveillé.

Il y avait un corps, petit, chaud, pelotonné sur le mien. Au-dessus du grand lit, le miroir montrait mon corps nu de la nuit et le corps plus menu qui s’était blotti contre le mien, un corps qui, dans l’obscurité, brillait de toutes ses couleurs.

« Tu parles dans ton sommeil » dit Elina qui me regardait de ses grands yeux violets. « Mais je ne comprends pas ce que tu dis. »

« Je parle dans mon sommeil ? ». Ces mots ont été la première chose qui m’ait frappé, avant que je prenne conscience de la réalité de la situation, du lieu où je me trouvais, de la présence qui me communiquait sa chaleur. « C’est impossible. » *Je sais que c’est impossible. Le stimulus a été supprimé.* Puis je me suis complètement réveillé.

« Elina. »

« J’espère te donner du plaisir, *assar* » dit-elle. « C’est Elinora. Tu ne dois pas t’inquiéter si tu parles dans ton sommeil. C’est peut-être quelque chose que tu aurais voulu faire et que tu n’as pas pu faire. C’est ça ? »

« Je ne sais pas. » Je m’assis, je la regardai. Elle était comme je l’avais laissée, à la Taverne du Repos, avec son petit corps d’éphèbe, nu, recouvert par le scintillement des paillettes. C’était une enfant, mais à Elinora les enfants sont, eux aussi, le produit de la génétique la plus raffinée, la plus sophistiquée de l’univers. Je m’aperçus que l’avais une très forte érection. Elle abaissa les yeux et sourit.

« Je crois que maintenant nous allons faire quelque chose de sexy même si tu ne veux pas », dit-elle et elle commença à me caresser. Ses petites mains étaient expertes, tout comme sa bouche et sa langue qui se mettaient à parcourir mon corps intensément, violemment excité, jusqu’à ce que sa bouche se referme, tendre, élastique et humide, autour de mon désir.

Ce fut une expérience étrange, totale, indescriptible. Il s’écoula des heures... ou est-ce que ce fut des minutes, ou des jours, durant lesquelles Elina et moi nous avons joué – il n’y a pas d’autres façons de le décrire – avec mes désirs, les choses que j’avais rêvées quand j’étais adolescent, les frustrations qui s’étaient accumulées avec le temps, les choses, grandes et petites, qui m’auraient donné du plaisir mille et mille fois si je les avais reconnues et si j’avais pu et voulu les satisfaire.

Elina était une enfant et c'était une femme plus experte, plus douce et plus passionnée que toutes les femmes que j'avais connues auparavant. Ses mains, sa bouche, ses aisselles, le creux du genou, toutes les parties de son corps savaient extraire du mien, de mes désirs, de mes années passées, toutes les douceurs, les passions, les violences, les colères, les désirs, les tensions qui, à mon insu, s'étaient accumulées peu à peu et depuis si longtemps mais qui existaient bel et bien. En jouant, en riant, me caressant et me procurant des orgasmes dont je ne me serais pas cru capable, elle faisait à chaque fois tomber une barrière ; chaque fois, je sentais se déclencher en moi quelque chose d'obscur et de caché. Nous avons fait l'amour, d'abord avec la curiosité et l'inexpérience de gosses qui découvrent le sexe dans le jardin, à l'abri d'une haie complaisante, puis avec l'intensité des amants parce qu'Elina était sexuellement mûre, comme l'étaient les filles, les garçons d'Elinora, les gens d'Elinora. Je me suis laissé transporter et j'ai oublié de lui demander comment elle était entrée, comment elle m'avait retrouvé, si elle avait découvert ce qu'elle avait promis de découvrir pour moi.

Enfin, une, cinq ou dix heures après, épuisé, transpirant, haletant, la peau couverte, à mon tour, de paillettes scintillantes, de telle sorte que, par réverbération, mon corps brillait et se colorait en harmonie avec le sien, je m'endormis. Je ne l'avais pas voulu, je n'aurais pas dû, ça ne m'était jamais arrivé dans le passé, mais je n'ai pas pu résister. Je tombai dans le vide de l'infini et le retrouvai plein de paillettes scintillantes, de confettis, de soleils et d'étoiles filantes, et je n'avais pas peur de parler dans mon sommeil.

La dernière chose que je me rappelais, c'était les yeux violets d'Elina, son sourire. Le sourire d'une enfant qui était enfin contente.

« J'ai trouvé ce que tu voulais savoir » dit-elle tandis que je m'endormais.  
« Maintenant, je vais te mener à cet endroit, auprès de cette personne. »

Nous sommes partis le lendemain matin, moi et la gamine au corps scintillant de multiples couleurs. Nous sommes partis de l'hôtel ensemble et avons gagné le fleuve, à quelques kilomètres de Port-Elinora, le fleuve, ses quais, ses môles, ses postes d'amarrage, ses trempins pour les plongeurs et les jongleurs qui fondaient dans l'eau avec leurs amphibes dressées, le fleuve plein de barques colorées, ornées de motifs étranges et cocasses, aux formes encore plus cocasses et étranges que les décorations. Il y avait des barques longues et des courtes, des canots et des radeaux, des *vaporetti* et des chalands, des canoës effilés et de lourds bateaux de pêche. Il y avait foule sur les quais, sur l'eau et sur les trempins ; et près du port fluvial, entre les grandes baraques rouge, or et vert, des hommes maigres et bruns, la tête ceinte de turbans colorés dressaient des serpents enchevêtrés, marchaient sur des fils tendus dans le néant, dansaient sur des charbons ardents ou se tenaient en l'air, en équilibre, au milieu des désœuvrés admiratifs. Des odalisques au corps parfait exécutaient des danses langoureuses devant des hommes aux yeux écarquillés, à la bouche entrouverte. Tout autour retentissait la musique des fifres, des flûtes, des hautbois et des cornemuses, des tambours et des tambourins, dans un mélange plus ou moins harmonieux de souffles, de percussions, d'exclamations, de cris excités, d'appels lancés par les bateliers en attente de clients sur leurs barques.

Mon corps gardait l'empreinte de la nuit, il était fatigué et calmé, dolent dans ses muscles et détendu dans ses nerfs. Mon esprit gardait le souvenir de la nuit, et cette nuit avait quelque chose d'effrayant, mais la matinée était claire, le soleil d'Elinora brillait, bas sur l'horizon, l'anneau traversait le ciel dans un flamboiement

d'azur et de glace, de rose et d'indigo, l'air était doux, et je ne voulais pas penser à la nuit.

*Cette obscurité et ce vide*, disait une voix en moi. *Cette obscurité et ce vide, ce silence, ma voix dans le vide, et cette chose que je redoute et à laquelle ne sais pas donner de nom.*

« Tu ne dois pas penser à la nuit » me dit la voix d'Elinora, et j'ai senti qu'elle me serrait la main. « Ton corps rit, aujourd'hui, *assar*, laisse rire également ton visage et ton esprit. »

Elle m'entraîna vers le fleuve, vers la confusion, vers les barques.

« Comment fais-tu pour savoir que je pense à la nuit » lui demandai-je.

« Je t'ai donné du plaisir, *assar*. J'ai été très heureuse cette nuit, et maintenant quelque chose de toi fait partie de moi, et quelque chose de moi fait partie de toi. Comme ça, je comprends tes pensées, un peu. »

« Ne m'appelle pas *assar* » lui dis-je sans bien savoir pourquoi. « Mon nom est Valdé. Dans tout l'univers il n'y a pas de patron. »

« *Assar* veut dire beaucoup plus » fit-elle. « Le patron est celui que tu aimes beaucoup, celui à qui tu veux donner beaucoup, le patron du cœur et de l'esprit, le patron de tout ce qu'on veut donner. J'aime bien ton nom, *assar* Valdé. Je crois que je resterai avec toi jusqu'à ce que tu aies trouvé l'homme que tu cherches.

Nous descendions vers les barques, sans nous préoccuper des couples qui s'étreignaient sous les arbustes ni des non-humains qui dansaient sur un air joué par un petit groupe de musiciens bariolés.

« Et ensuite ? » demandai-je.

« Ensuite, je ne sais pas, je ne peux pas savoir. Peut-être que j'irai ailleurs, peut-être que je retournerai à Port-Elinora, peut-être que je resterai un peu avec toi, peut-être que je travaillerai dans le cirque, peut-être que je prendrai une petite barque et que je voyagerai sur la mer. Comment peux-tu savoir ce que tu feras demain, et après-demain et encore le jour d'après ? »

De son bras tendu, elle m'indiqua une barque.

« Celle-là est petite et rapide » dit-elle. « Je connais le batelier, il nous emmènera là où nous voulons aller. » Elle pressa le pas et je la suivis, un peu embarrassé dans ma simple combinaison, au milieu de tous ces gens vêtus de façon tapageuse, criarde, quand ils n'étaient pas à demi nus ou carrément nus, ce qui rendait encore plus vivant ce carnaval continu, incessant.

« Tu n'as jamais pensé à t'arrêter quelque part assez longtemps, à faire des projets pour l'avenir, à vivre avec quelqu'un ? » lui ai-je demandé, tout en sachant quelle serait la réponse.

« Et pourquoi le ferais-je ? » Pourquoi devrait-on le faire ? Nous sommes à Elinora, nous *sommes* Elinora, et cet endroit est un lieu d'allégresse, notre vie est une vie de plaisir. Rester trop longtemps dans le même lieu ou avec la même personne ruinerait le plaisir que tu commences à éprouver. Alin ! cria-t-elle en adressant de larges gestes au batelier. « Alin, nous devons nous rendre dans un certain endroit. »

Le batelier se retourna pour nous regarder, et je pus l'observer. Il était vêtu de couleur pastel, avec un chapeau à plume. Les mains tenaient une rame, mais à l'épaule pendait un instrument de musique. Je n'ai pas été surpris. Je n'étais à Elinora que depuis un jour, j'étais physiquement serein, si mes pensées ne l'étaient pas tout à fait, mais, déjà, je ne m'étonnais de rien.

Le batelier, également ménestrel, nous regarda attentivement, moi d'abord, puis Elinora.



« Alors tu veux l’emmener au cirque » dit-il, pensivement. « Hier, il n’était pas prêt. L’est-il aujourd’hui ? »

Elina secoua simplement la tête.

« Il est prêt, et il ne l’est pas. Il l’était quand il est arrivé, et il ne l’était pas. Je crois que Giulma avait raison. Il ne s’en ira pas et il ne cessera pas de chercher. Il ne changera pas plus qu’il n’a changé. Emmenons-le à la Ville qui rit, parce qu’il n’y a pas d’autre solution. »

Comme si je m’existais pas, la fille et le ménestrel échangèrent un long regard. Que les apparences étaient trompeuses sur Elinora ! Maintenant, Elina semblait beaucoup plus mûre et sage que le ménestrel, celui qu’elle avait appelé Alin, celui qui m’avait attendu dans le jardin. Je me demandai combien il y avait de choses qui ne se disaient pas et ne se savaient pas au sujet d’Elinora et quelles étaient ces choses, je me demandai combien il y avait dans le reste de la Voie Lactée d’informations non disponibles et quelles étaient ces informations. Mais l’air était doux, la journée lumineuse, le fleuve limpide, la barque plaisante, ses occupants décontractés.

« Puisque tu le dis » concéda le ménestrel. « Monte à bord, Valdé. Et toi aussi, Elina. Le voyage sera assez long. »

Il appuya la rame sur le bord du quai, quand nous fumes montés, et poussa la petite embarcation dans le courant.

« Au-delà de Port-Elinora, nous avons banni toute forme de technologie », m’expliqua-t-il, comme en manière d’excuse. « La vie doit être vécue selon les rythmes anciens, pour nous permettre de jouir du temps qui passe. Je rappelle que les voyages étaient longs et lents même au temps jadis où nous allions de monde en monde pour chanter nos chansons. »

« Ce n’est pas un hasard » dis-je pensivement, tandis que la barque prenait de la vitesse et serpentait entre les autres embarcations sur le fleuve. « Elina m’attendait au port, toi dans le jardin, et Giulma m’a toujours attendu là où il se cache. Je devrais être furieux contre vous. »

« Pourquoi ? » fit Elina.

« Pour ne pas avoir répondu mille et mille fois, alors que j’ai posé la question mille et mille fois. Pour m’avoir obligé à venir ici. Pour m’avoir transformé en un jour et une nuit, quelle que soit la chose qui m’est arrivée. »

« Il ne t’est rien arrivé » expliqua Alin qui suivait le courant. « Tu n’as pas changé, personne ne change, à Elinora. Et pourquoi Giulma aurait-il dû te répondre ? Il y a si longtemps qu’il t’attend. Tu devais venir ici, en fin de compte. Tu devais venir ici et emprunter ces chemins, voyager sur ce fleuve, rencontrer Elina, respirer cet air et trouver quelque répit. Tu étais anxieux et effrayé, comme tous ceux qui viennent à Elinora. Si Giulma t’avait répondu, tu le serais encore davantage, et tu ne serais pas venu. »

« Assar Valdé » dit Elina, « nous n’étions pas seuls à t’attendre au port. Celui d’entre nous qui t’aurait vu et t’aurait aimé t’aurait approché, et les autres seraient partis. C’est comme ça. »

« Tu veux dire que tu m’as choisi ? Qu’Alin m’a choisi ? Que quelqu’un d’autre que vous aurait pu m’approcher ? »

Ils n’ont pas répondu, mais je connaissais déjà la réponse.

La barque glissait sur le fleuve.

Ce fut un étrange voyage... long, lent et intense. Le fleuve était large, le courant était fort mais lent. Nous faisons halte à midi et le soir nous descendions à

terre pour trouver des endroits agréables où il y avait peu de monde, mais où on pouvait manger, boire et se distraire. Il y avait des files de roulottes, vieilles roulottes en bois tirées par des chevaux, roulottes de petits cirques et de compagnies de saltimbanques qui tournaient par-ci par-là dans la campagne pour donner et éprouver du plaisir. Il y avait des petits groupes d'hommes, de femmes et de non humains qui étaient manifestement venus de l'espace, mais qui avaient décidé de rester sur Elinora pour y mener une vie simple, simple et heureuse. Il y avait des campements de comédiens et de danseurs, avec une seule et énorme charrette pour les costumes et le matériel, c'était eux qui me plaisaient le plus, parce que, le soir, ils allumaient un grand feu et mangeaient assis dans l'herbe ; à la fin il y avait toujours quelqu'un qui chantait de vieilles histoires ou racontait des histoires fantastiques, puis une jeune femme se mettait à danser, tous dansaient, et chacun choisissait un ou une partenaire, ou plusieurs, et ils faisaient l'amour nonchalamment, comme si c'était la suite de la danse, puis ils se remettaient à boire, ils fumaient les nombreuses et délicieuses drogues d'Elinora, et quand je m'endormais, quelquefois avec Elina pelotonnée contre moi, quelquefois avec Alin, et d'autres fois avec une inconnue, une fille du campement, je me reposais vraiment, je ne pensais à rien, ni au silence ni à la désolation, mais simplement à des choses faites de couleurs, de musique, de plaisir ; mes rêves étaient paresseux et tranquilles comme les jours et les nuits.

Il y avait en moi quelque chose qui changeait, qui se dissolvait dans la tiédeur d'Elinora, mon apparence même changeait : ma combinaison s'éclaircissait chaque fois que je la plongeais dans l'eau du fleuve pour la retrouver propre et fraîche ; et bientôt sa surface commença à recueillir quelques-unes des paillettes qui adhéraient à la peau d'Elina ; moi aussi, je commençai à trouver un plus grand plaisir aux danses devant le feu, aux soirées paresseuses, entre les convois paresseux, joyeux qui parcouraient les plaines, les collines et descendaient au bord du fleuve pour s'offrir des heures d'allégresse.

« On pourrait rester ici » dis-je un soir, après sept jours ou sept mois de voyage, allongé dans l'herbe, en train d'observer le scintillement du ciel et l'anneau fantasmagorique qui formait un pont gigantesque entre les horizons d'Elinora. Les convois n'étaient pas encore descendus jusqu'au fleuve, notre barque à l'amarrage flottait paresseusement ; je pouvais caresser la peau scintillante d'Elina allongée à mon côté, et Alin caressait, paresseusement, les cordes de son instrument, dont il tirait des cascades de notes qui dansaient telles des lucioles dans l'air tiède. « Nous pourrions rester ici dix jours ou un an et rencontrer toujours de nouveaux convois, de nouveaux jongleurs, et rester ensemble. Ce serait superbe. »

« Tu n'en aurais pas de plaisir, *assar* » murmura à mon oreille la voix d'Elina. « Au bout d'un moment, tu t'inquiéterais et tu recommencerais à parler, la nuit, d'un ciel sans étoile. »

*Un ciel sans étoiles, noir, noir comme l'abîme...* Un instant, je me suis vu moi-même, figure obscure, impassible, au milieu de la grande salle de Yulna, aux parois couvertes de panneaux et brillante d'ordinateurs, parsemées de projections holovidéo, filaments brillants et grappes ardentes qui palpitaient et papillonnaient légèrement sur les côtés, là ou, l'un après l'autre, ils s'éteignaient, comme si une grande main se déplaçait sur un invisible tableau noir afin d'effacer une ancienne écriture à la craie désormais inutile, dépassée. Et par quelle autre écriture l'avait-elle remplacée, cette grande main ? *Tu l'as demandé tant de fois, tu es venu ici pour le savoir ; maintenant tu es étendu sur la rive du fleuve, et tu tends la main...*



Je tendis la main et effleurai les boutons des mamelons naissants sur la poitrine d'Elina. Je la sentis vibrer un instant, puis je me tournai sur le côté et posai les mains sur sa peau scintillante, le long de ses flancs, en descendant, vers le pubis glabre, et mes doigts, légers, s'infiltrèrent dans la petite ouverture qui savait me donner du plaisir, hésitèrent tout en s'imprégnant de l'humidité des parois palpitantes, se remirent à bouger, tandis que s'éloignaient les notes chantées par Alin. Plongé dans un état de torpeur et de plaisir, j'entendais sa voix qui saluait et d'autres voix allègres qui lui répondaient ; je compris qu'un convoi arrivait et qu'il allait y avoir des danses, des chants, des jeux, de la nourriture et de l'alcool, des femmes qui m'accompagneraient sur la courte route du plaisir menant au sommeil...

« Assar » murmura la voix d'Elina à mon oreille, tandis que sa main cherchait mon aine pour jouer avec moi, comme je jouais avec elle. « Ne te réveille pas, n'ouvre pas les yeux. Cette nuit, c'est moi qui te donne du plaisir. »

Ce fut le lendemain, sur le fleuve, que nous rencontrâmes la Mort.

Tout d'abord ce fut une silhouette noire, indistincte qui apparaissait derrière le coude le plus éloigné du grand cours d'eau, une autre barque qui remontait le courant que nous descendions, avec Alin qui ramait et Elina qui, étendue, nue et scintillante dans le soleil, chauffait et colorait son petit corps sous les rayons tièdes et réconfortants. J'étais assis à la proue, je regardais l'eau, l'esprit vide de toute pensée autre que le souvenir de cette nuit de jeux et d'orgasmes où nous étions enveloppés de musique et de lumière, heureux de savoir que notre plaisir se communiquait à ceux qui nous regardaient et nous entouraient, complètement perdus, égarés dans nos corps, comme la première nuit à Port-Elinora. La forme noire qui s'approchait ne m'a pas frappé tout de suite, car je pensais lumière, feu, peaux tièdes et douces ; il n'y avait pas place pour d'autres préoccupations ; il était assez fréquent de rencontrer d'autres embarcations sur le fleuve... d'entendre un appel, de percevoir l'agitation allègre d'une rame, la flambée du désir dans l'œil des femmes et des hommes, des paupières qui se fermaient à demi au moment de réfléchir à la décision à prendre : s'arrêter un instant sur la rive et prendre son plaisir, ou poursuivre vers quelque autre plaisir le long du cours d'eau.

Mais bientôt je fermai à demi les yeux pour mieux voir dans le scintillement du soleil, parce que la barque était longue et noire, qu'elle avait une proue arquée comme le col d'un cygne et qu'il y avait quelque chose d'austère et de mystérieux dans la figure solitaire qui se dressait à la poupe et se servait de sa perche d'une étrange façon.

Je me tournai vers Alin qui continuait à ramer.

« Je trouve cette embarcation bizarre » lui dis-je. « Je n'en ai jamais vu de pareille sur le fleuve. »

« Quelle embarcation ? » demanda-t-il sans s'interrompre.

Je tendis le bras.

Il leva les rames, arrêtant notre barque, ferma à demi les yeux et eut une expression indécise, étonnée :

« Je ne vois rien. Et toi, Elina, qu'est-ce que tu vois ? »

Au fond de la barque, elle se redressa. Son visage jeune et innocent me parut d'un coup vieillir de plusieurs années, et je remarquai à nouveau cette curieuse sagesse qui m'avait fasciné, sa façon bien à elle de sentir les choses que j'étais trop jeune et inexpérimenté pour partager avec elle. Et je me surpris à trembler, parce que je lisais sur son visage quelque chose d'étranger à Elinora, monde de la joie ; j'y lisais incertitude, souffrance, douleur.

« Tu te trompes » dit-elle ; sa voix même avait changé ; elle paraissait plus profonde et plus réfléchie qu'elle ne l'avait jamais été. « Il y a quelque chose, une brume indistincte. Et il n'y a ni plaisir ni joie dans la brume. »

« Mais je vois une barque. Une barque noire comme la nuit, avec une proue longue et fine comme le cou d'un cygne, et une figure à la poupe qui tient sa perche en l'air. C'est bizarre que la barque continue ainsi, parce que la perche ne touche pas l'eau... »

« Tu vois tout ça » murmura Elina. « Tu vois tout ça sur le fleuve. Mais il n'y a qu'un peu de brume. »

« Je ne vois même pas de brume » fit Alin. « Continuons. Dépêchons-nous. »

« Non. Arrête toi » dis-je, dans un élan soudain, parce que maintenant je distinguais mieux ce qui venait vers nous sur le fleuve. « Je t'en prie, arrête-toi. Je dois... »

Et c'est à ce moment que j'ai vu la Mort qui me souriait.

La Mort était un squelette blanc, ricanant, entièrement enveloppé dans un grand manteau noir, au capuchon relevé de sorte que le crâne blanc luisait dans le soleil. Ce qu'elle brandissait, ce n'était pas une perche, mais une longue faux courbe qui luisait étrangement dans les rayons du soleil. La Mort était seule sur la barque noire, avec l'arc de sa longue proue qui portait à son extrémité non pas une tête de cygne mais un crâne décharné, noir lui aussi comme tout ce qui touchait cette étrange barque. Debout à la proue, je fixais l'apparition ; celle-ci me rendit mon regard, et tout le reste avait disparu autour de moi, le fleuve, le soleil, la musique d'Alin, jusqu'au scintillement coloré du corps nu d'Elina. Sur le fleuve il n'y avait que la Mort et moi, deux voyageurs qui suivaient des routes opposées et se rencontraient maintenant derrière la courbe du fleuve.

« Qui es-tu ? » demandai-je à la Mort. « D'où viens-tu ? »

La voix qui me répondit était froide et vibrante, glacée et lointaine comme l'immensité de l'espace sidéral. Elle était l'écho de distances infinies, de courants de poussière cosmique et d'angoisses qui n'avaient pas le droit d'exister sur Elinora, mais qui s'y manifestaient alors parce que la visiteuse les avait apportés avec elle depuis les profondeurs des espaces étoilés.

« Tu peux imaginer d'où je viens » fit cette voix. « Je suis ici pour toi. Quand je t'appelais, tu ne répondais pas, tu n'es pas revenu pendant que je t'attendais, et maintenant je te vois désorienté, luisant de lumières que je ne connais pas. Le contact est partiel, et je ne comprends pas ce qui s'est passé. »

En disant cela, elle souleva un peu plus sa faux, et sa silhouette se fit indistincte, ondoyante, comme si l'image me parvenait à travers un grand voile liquide, puis l'image retrouva sa netteté et je sentis le vent, un vent froid dont je ne me souvenais pas, un vent qui n'avait pas sa place sur Elinora.

« Va-t-en » lui ai-je dit alors. « Va-t-en. Je n'ai rien à te dire. Poursuis ta route. »

Une fois de plus, l'image ondula... le voile liquide bougea, le vent retrouva sa tiédeur d'Elinora, puis la faux scintilla, noire à nouveau, et le squelette me sourit, d'un sourire amer, semblable à celui d'un être qui aurait perdu sa chair, son innocence et son plaisir.

« Valdé » me dit la Mort. « Tu as un motif pour venir ici, maintenant, et tu as un objectif. Tu ne peux pas oublier le premier et trahir le second. Dis-moi ce que tu sais et ce que tu as trouvé. »

« J'ai trouvé le plaisir. J'ai trouvé l'innocence, le bonheur et la joie. J'ai trouvé le fleuve, une barque et un voyage qui ne finit pas. J'ai trouvé tout cela. »

« Tu n'as rien trouvé d'autre ? » demanda la Mort sur le ton d'une supplique, tandis qu'elle ondoyait, s'estompait, avant de redevenir un instant nette et noire, dans son souffle de vent froid. « Mais tu avais dit... Tu avais promis... »

« Va-t-en ! » dis-je dans ce qui fut presque un cri. « Tu n'as aucun droit d'être ici, tu n'appartiens pas à ce monde-ci, ce n'est ni ta place ni ton temps. Va-t-en et laisse-moi tranquille. Si tu veux encore me chercher, suis la route que j'ai suivie moi aussi. Va-t-en ! »

La Mort ondoya, traversée de faibles rides, et devint ce qu'Elina avait dit... de la brume noire, des volutes de brume sur le miroir luisant des eaux fluviales.

« Tu ne peux pas nous laisser sans réponse » me sembla-t-il entendre. Dans un souffle de vent plus froid qui provenait de la brume. « Tu ne peux pas... nous laisser... sans réponse !... » -

*Va-t-en !*

C'était un cri, un hurlement, un ordre, une protestation émanant de la voix, de l'esprit et du corps. C'était devenu vent, vent soudain, chaud, parfumé par les odeurs d'Elinora ; les eaux s'étaient ridées, agitées, le vent avait effleuré la brume ; la brume s'était dissoute, me laissant au milieu du fleuve, debout à la proue de la barque, l'esprit vide et libre ; mon corps cherchait le contact près du corps d'Elina, au fond de la barque.

Mais il n'y avait pas d'Elina. Quand je me retournai, je vis que le fond de la barque était vide ; la rame était appuyée sur le bordage, oubliée, et j'étais sur le fleuve. Il restait un scintillement de paillettes incrustées sur le bois humide pour me rappeler que, quelques instants plus tôt, Elina était là, ainsi qu'Alin et sa musique. Mais maintenant la barque était vide, le fleuve était vide, et, dans un frisson, je pensai que, moi aussi, je me sentais vide, beaucoup plus vide.

La diseuse de bonne aventure était une grande femme blonde qui portait un bandeau de gaze bleue sur le front, avait la peau brunie et seulement quelques paillettes. Elle était nue, à l'exception de simples chaussures. Elle était belle, comme toutes les femmes d'Elinora. Assise dans l'herbe, jambes croisées, elle montrait au fleuve la toison claire et touffue de son entrechuisse ; elle s'adossait à la roulotte, une roulotte tout en couleurs, historiée de demi-lunes, de sphères et de gnomes souriants. On pouvait lire en grandes lettres écarlates TON PASSE, TON PRESENT ET TON AVENIR. Quand j'accostai sur la rive, elle me sourit et elle resta assise, m'étudiant de ses yeux mi clos.

J'amarrai la barque, posai les rames et descendis dans l'eau, me mouillant les pieds et la combinaison qui, maintenant, n'était qu'un scintillement de paillettes, clair, clair comme l'anneau qui se dessinait dans le ciel du soir.

« As-tu vu passer un ménestrel et une jeune fille ? » lui demandai-je, comme j'avais questionné tous ceux que j'avais rencontrés durant le jour, sans même la saluer ou essayer quelque formule de politesse. « Tu les as vus ? »

La femme blonde continuait à me fixer ; je perçus le scintillement dans ses yeux. Alors sa beauté me frappa, à travers mon inquiétude et mon désarroi.

« Assieds-toi » me dit-elle. Elle avait une belle voix, une voix chaude et sensuelle qui me donna le frisson. « C'est le passé que tu veux connaître, ou le présent, ou l'avenir ? »

Je me suis assis devant elle, et nous sommes restés silencieux quelques instants jusqu'à ce qu'elle tende une main dans son dos pour prendre, dans quelque réserve au fond de la roulotte, une bouteille de liquide coloré.

« Bois ! » me dit-elle. « Tu as soif. »

Je constatai qu'en effet j'avais soif, et j'acceptai avec reconnaissance la boisson qu'elle m'offrait. Pendant que je buvais, elle m'observait, et je pensais à la question qu'elle m'avait posée.

« C'est, je crois, le présent que je veux connaître » lui dis-je. « Je veux retrouver le ménestrel et la jeune fille. Je veux savoir où ils sont en ce moment. »

Elle fit oui de la tête, lentement.

« Cela tu peux le savoir » dit-elle. « Ce serait différent si tu m'avais demandé de connaître le passé ou l'avenir. Le premier, je ne peux pas te le dire ; le second, je ne veux pas te le prédire. »

« Mais il est écrit sur ta roulotte » lui dis-je en buvant une gorgée : « TON PASSE, TON PRÉSENT ET TON FUTUR »

« C'est écrit parce que je suis voyante » répondit-elle. « Mais ce que je sais ne compte pas ; seul compte ce que je peux dire. Ton passé est passé, s'il a été bon, te le rappeler t'apportera nostalgie et regret, ce qui ne procure pas de plaisir. S'il a été mauvais, il t'apportera mauvais souvenirs, mauvaises pensées, amertume, ce qui interdit le plaisir. »

« Et l'avenir, alors ? »

« L'avenir sur Elinora, c'est s'offrir du plaisir » dit-elle. « Quel plaisir pourrais-tu avoir si tu savais ce qui t'attend ? Tu vivrais des choses déjà connues, tu ne t'étonnerais de rien, ce qui engendrerait ennui et lassitude, ainsi tu perdrais le plaisir qui t'attend. Mais le présent, le présent est ici, maintenant, tu ne peux ni te le rappeler ni le prévoir ni le modifier. Le présent est sur cette rive, ce soir, là où tu t'es arrêté. »

« Mais le ménestrel et la jeune fille ? Tu sais ce qu'il en est ? Tu peux me dire où ils sont ? »

« Ils sont en voyage. Oublie-les. Ils sont partis et ne reviendront pas, parce qu'ils avaient quelque chose à faire, ils l'ont fait et maintenant leur mission est terminée, ils sont partis ailleurs. Leurs souvenirs sont pleins d'amour pour toi, et de plaisir et ils te souhaitent du plaisir. Ils ne reviendront pas. »

Je ressentis un pincement au cœur en pensant à Elina et à Alin qui avaient été ma vie sur Elinora, qui avaient été avec moi tant de jours et tant de nuits. Je maudis la Mort que j'avais rencontrée sur le fleuve, mais celle-là je l'avais chassée et, tandis que je la chassais, eux s'en étaient allés.

« Tu crois que je ne les verrai plus ? Je ne te demande pas de prédire l'avenir, voyante. Je veux simplement savoir ce que tu penses. »

Elle secoua sa longue chevelure blonde.

« Et comment puis-je le savoir ? Peut-être que oui, peut-être que non. Quelquefois on se rencontre sur Elinora, quelquefois on ne se trouve pas. Ce monde est grand et offre beaucoup de plaisirs, et tu le parcourras en long et en large quand tu seras au Cirque des Comètes ; peut-être trouveras-tu la jeune fille et le ménestrel que tu cherches, ou peut-être d'autres comme eux. »

Ces paroles me firent oublier un instant ce que j'avais pensé et ce que j'avais voulu savoir.

« Le Cirque des Comètes ? » demandai-je. « Tu veux dire que tu sais où il se trouve ? »

« Je t'attendais » dit-elle en me tendant à nouveau le liquide. « Je suis restée ici sur la rive à t'attendre ; demain nous partirons ensemble dans ma roulotte et nous arriverons au cirque. Une jeune fille t'a guidé sur presque toute la route, mais il convient que tu termines ton parcours avec une femme. Et cette nuit... »

Le ciel pâlisait de plus en plus, le grand anneau s'enflammait de plus en plus, la brise était tiède, les eaux du fleuve coulaient en silence, et la femme changea de position, se glissant presque comme un serpent à côté de moi. Je perçus le contact de son corps, le parfum de sa peau, la légère odeur si particulière de son excitation.

Je posai la bouteille, je respirai ces parfums et je commençai à la caresser.

Le cirque était grand, coloré, chaotique et joyeux. Les roulottes disposées en demi-cercle avaient des couleurs vives, comme les animaux qui rugissaient, sifflaient, battaient des ailes dans les cages et comme le chapiteau autour duquel s'affairaient hommes et femmes qui tiraient des câbles et des fils, enfonçaient des piquets de bois à coups de masses. Il y avait des attroupements de personnes qui riaient et plaisantaient, échangeaient leurs commentaires, des oisifs et des curieux venus de Dieu sait quel coin de la région pour assister à l'arrivée du convoi ; il y avait quatre nains aux tenues cocasses qui jouaient aux dés et un gros homme noir et velu qui crachait le feu comme un dragon entre deux rires caverneux. Il y avait de l'animation et de l'activité, de la gaieté et de l'insouciance ; les clowns aux costumes voyants, munis de gros grelots brillants tiraient les curieux par la manche, les arrosaient ou faisaient exploser des petits trucs qui fumaient, ils sautillaient, riaient et battaient des mains devant la surprise de ceux qui étaient victimes de leurs blagues. Il y avait un groupe de bambins nus et sales qui se roulaient dans la boue près de la rive, se bagarraient, sautaient, couraient et se poursuivaient en poussant dans leur excitation des cris aigus et des rires joyeux. Il y avait quelques jolies femmes aux tenues provocantes qui trempaient de gros pinceaux dans des seaux de vernis et traçaient de gigantesques lettres de couleur sur des affiches inachevées annonçant des numéros exceptionnels et des spectacles inouïs.

Yura, ma diseuse de bonne aventure, arrêta sa roulotte à côté des autres et sauta à terre. Ce matin-là, elle portait une sorte de voile bleu qui dissimulait tout en le révélant son beau corps nu ; elle était très belle et, rien qu'à la regarder, je m'excitais à nouveau en pensant à la nuit.

Je descendis à mon tour, me laissant effleurer, entourer et finalement immerger dans ce tohu-bohu bariolé, au milieu des sons, des odeurs, des couleurs qui formaient le cirque, parce que c'était réellement LE cirque, l'image qui frappe l'imagination de l'enfant sur tous les mondes, le désordre pittoresque, le bonheur, l'agitation, avec son fond de mélancolie qui se mêlait au reste, accroissant le plaisir au lieu de l'atténuer. Alors je compris qu'il était juste que je sois arrivé là, ce matin-là, en compagnie de Yura, la voyante, au lieu de venir sur une barque conduite par un ménestrel avec, au fond, une gamine au corps scintillant. Je commençais à sentir vraiment Elinora, j'étais devenu Elinora même, et Yura m'avait accompagné pour le dernier trajet, le plus difficile, celui qui avait chassé les ombres accumulées quand la Mort noire avait soulevé sa faux.

Une silhouette extravagante nous aperçut et quitta un groupe d'oisifs pour se précipiter vers nous... un fou coiffé d'un bonnet à clochettes, vêtu d'une drôle de tunique de cuir passée sur son vêtement rouge, vert et jaune tout rapiécé, un fou au visage barbu enfariné et peint de couleurs très vives. Il vint jusqu'à nous en sautant et dansant. Et, en deux cabrioles impeccables, il nous avait rejoints. Alors, sous ce maquillage impossible et sous ces vêtements, je le reconnus à l'éclat bleu de ses



yeux, au pli ironique, accusé de la bouche, avant même qu'il m'ait étreint et embrassé, puis qu'il ait fait de même avec Yura.

« Tu as réussi à l'amener » dit-il à Yura, et il rit, me tapa sur l'épaule. « C'est ta combinaison qui luit vraiment... tu es un spectacle, Valdé. Tu n'as pas pris une année. »

« Toi non plus » lui dis-je en riant, et je l'étreignis de nouveau. « Tu as même rajeuni... tu es plus jeune que quand je suis parti, et il s'est écoulé... »

« Sur Elinora, on redevient jeune » dit Giulma, qui nous prit sous le bras, Yura et moi. « Encore un miracle de ce monde-ci. Si Yura t'a amené ici, tu dois l'aimer, ce monde. Tu l'aimes ? »

Un instant, quelque chose troubla ma mémoire... un doute, une incertitude, une angoisse... mais cela ne dura qu'un instant.

« Oui, je l'aime » murmurai-je. « Tu avais raison, Giulma, comme toujours. »

Je me trompais, ou un éclair était passé dans ses yeux bleus ? Mais la pression de son bras était forte, son pas, rapide, tandis qu'il nous conduisait à une roulotte à grands damiers verts, jaunes et rouges portant en lettres couleur écrevisse l'inscription LE GRAND GIULMA avec une représentation stylisée du bonnet à sonnettes. Autour, tout le monde souriait, agitait la main, et quelques femmes s'arrêtèrent pour me regarder, les yeux mi-clos ; elles me sourirent. Je compris que j'étais arrivé chez moi, que j'avais voyagé avec ces gens à travers tout Elinora, que j'avais toujours vu du nouveau, et que le bac qui m'avait mené à Port-Elinora, le grand astronef qui m'avait conduit là, dans ma simple combinaison de *manager* interstellaire, ma carte de crédit et toutes mes interrogations étaient loin, à ce moment, très loin.

Nous avons bu beaucoup de vin, ce jour-là, nous avons pris des drogues légères, et il y eut un grand bal, une fête colorée et fantastique pour célébrer mon arrivée. On m'a présenté toutes les bêtes et tous les artistes ; j'ai pu éprouver le frisson de celui qui se balance sur un trapèze, le géant velu m'a expliqué le truc du feu, et j'ai pleuré de joie comme un gosse quand une grande flamme est sortie de ma bouche sous les applaudissements et les oh ! oh ! d'émerveillement de mon entourage. Puis quelqu'un est allé prendre une guitare et a commencé à en jouer ; nous nous sommes mis à danser, nous avons ouvert d'autres tonneaux de vin. Quand le grand anneau d'Elinora s'est enflammé dans le ciel du soir, nous étions tous heureux et ivres. Je me suis retrouvé le matin avec l'une des femmes qui m'avaient souri blottie sur mon corps, tandis que d'autres couples s'agitaient assez lourdement alentour. Enfin, nous nous sommes endormis alors qu'une guitare jouait toujours plus lentement ; nous nous sommes endormis ivres, épuisés, nus sur l'herbe tiède d'Elinora, dans le vent d'Elinora, près du grand fleuve paisible d'Elinora.

Et je me suis endormi heureux.

Ce furent des jours étranges, merveilleux, là près du campement d'Arviala, sur le fleuve, dans le Cirque des Comètes. Ce furent des jours de vin et de fête, de rire et d'allégresse, de spectacles suivis par des foules nombreuses et de superbes soirées, de drogue et de plaisir. J'ai appris à panser les animaux, et Giulma a commencé à m'apprendre ses tours... des tours ingénieux et surprenants, toujours nouveaux et imprévisibles qui faisaient rire les gamins, écarquiller les yeux des adultes, sourire et applaudir les femmes.

« Giulma le Jongleur, » me dit-il une fois, après un spectacle particulièrement suivi, avant la fête de la soirée, alors que tous les deux nous donnions à manger d'énormes quartiers de viande aux bêtes féroces qui ronronnaient comme de gros

chats repus. « Ils me voient, ils rient et sont heureux. Et Yura dit la bonne aventure aux curieux sous sa tente, elle est heureuse et nous sommes ensemble. Tu vois, il y a deux façons de vivre sur Elinora ; c'est celle-ci que je préfère parce que tu peux aller, tu ne rencontres jamais deux fois le même endroit, et cependant le cirque est ton chez toi, le groupe se maintient, quoi qu'il arrive ; c'est superbe de vagabonder de la sorte. L'autre façon, c'est celle des plus jeunes ; eux n'ont pas besoin de retrouver quelque chose de sûr, de solide autour d'eux ; ils vont, changent de campement, de région et de compagnie, ils restent quelque temps avec quelqu'un, puis, un beau matin, ils disparaissent, quelquefois tu ne les revois plus, mais si tu les revois, ils ont changé. Je suis heureux que tu sois là, Valdé. Tu me manquais. Même avec tout ça, avec tout le travail, avec tout ce bonheur. » Et sa main désigna l'herbe et le fleuve, les cages et les roulottes, le grand anneau qui scintillait dans le ciel, l'air et les étoiles, et ses yeux brillaient dans le visage enfariné et bariolé. « Je ressentais ton absence. Je suis heureux que tu sois venu. Je suis heureux que tu aies compris. »

Yura arriva derrière moi, me posa la main sur le bras. Maintenant je savais qu'elle était la petite fille que j'avais tenue sur mes genoux tant d'années plus tôt, la fille unique de Giulma, même si j'avais du mal à faire le lien entre ce temps-là, ces lieux-là, cette enfant-là et la belle femme mûre qui m'avait conduit au Cirque des Comètes, qui avait comblé le vide creusé en moi, ce matin-là, après le passage de la Mort, avec le souvenir d'un ménestrel et d'une gamine au corps nu et scintillant.

« Demain, nous lèverons le camp » me dit gaiement Giulma. « Nous sommes restés trop longtemps à cet endroit, il faut changer. Nous irons au nord, ou peut-être à l'ouest, parce qu'on annonce un autre convoi et que nous voulons le rencontrer. »

Je savais ce qui se passait quand deux convois se rencontraient, parce que Giulma, Yura et les autres m'en avaient parlé avec enthousiasme et impatience... C'était la fête, la plus grande de toutes les fêtes dans la vie d'un cirque et je savais que cela signifiait des jours et des jours de plaisir et de joie, je le comprenais et je le lisais dans les yeux brillants, dans les mouvements vifs et dans la fièvre lente qui s'emparaient de mes compagnons, dans la façon dont on chargeait les grosses barriques de boissons alcoolisées sur des charrettes, dans la façon dont les acrobates se déchaînaient sur les trapèzes, dont les clowns déversaient des torrents de boutades et de jeux étincelants, pirouettaient sur la piste infatigablement. Je le comprenais aussi, le soir, par l'avidité, la fantaisie plus débridée avec lesquelles les femmes inventaient de nouveaux jeux amoureux.

Cette nuit-là je rêvai d'un ciel noir, immense, infini où flottaient de petits feux qui s'éteignaient les uns après les autres, et je me retrouvai assis dans le lit, couvert de sueur, comme cela ne m'était pas arrivé depuis le jour de mon arrivée à Elinora.

C'était en pleine nuit. Le convoi dormait, les feux s'étaient éteints, et seules quelques braises rougeoyaient. Sur l'herbe étaient allongés des corps nus, enlacés ; seuls quelques-uns bougeaient encore, lentement, avec langueur, dans la zone crépusculaire qui sépare le plaisir du sommeil. La grande écharpe, l'anneau iridescent formait un pont entre les horizons obscurs de l'Elinora nocturne ; il y avait un vent léger, tiède et parfumé ; les animaux eux aussi dormaient dans leurs cages, rêvaient leurs rêves étranges, grognaient, miaulaient ou sifflaient sourdement dans leur sommeil. La respiration de la nuit était régulière, tranquille, je bougeais tel une ombre sur l'herbe, prenant garde à ne pas troubler ce repos, inhalant l'air parfumé et contemplant le reflet du grand anneau sur les eaux à peine, à peine ridées du fleuve. Déchaussé, pieds nus, je marchai lentement, descendis la faible pente, m'approchai de la rive et quand je fus près de l'eau dont je pouvais entendre le souffle tranquille



couvrir le rythme plus profond du campement, somnolent, je me laissai glisser dans l'herbe, je m'allongeai à regarder le ciel et à écouter le fleuve, à compter distraitemment toutes ces étoiles qui palpitaient dans l'air tiède et dense de ce monde.

« Moi aussi, je viens souvent ici, la nuit » me dit une voix connue, assourdie. Une ombre bougea, et je compris que Giulia était déjà là depuis quelque temps et que mes pas s'étaient inconsciemment limités à suivre les siens. « Depuis que tu es arrivé, je me réveille souvent durant la nuit. »

« C'est la première fois » dis-je lentement. La nuit était si tranquille, la paix si totale qu'un simple chuchotement me semblait un sacrilège, la violation de quelque chose que l'on ne pouvait troubler. « Elina disait que je parlais la nuit, mais c'est seulement cette nuit que le rêve est revenu, et je n'ai pas pu retrouver le sommeil. Je croyais que c'était fini, oublié. Je croyais qu'Elina m'avait guéri. »

« Et ce n'est pas le cas ? » Giulia parlait à voix basse et, me retournant, je pouvais voir ses yeux qui brillaient dans son visage de clown, ces yeux pénétrants, intelligents, intenses qui nous avaient hypnotisés tous, à Yulna, et qui nous avaient tellement manqué quand il avait décidé de partir pour jouer à être Dieu. « Tu n'es pas guéri de toutes les préoccupations, de toutes les frustrations, de toutes les angoisses ? Tu n'es pas heureux ? »

Je réfléchis un moment.

« Je ne sais pas. Je crois que si. Ici, il est facile d'oublier ; il est facile de vivre chaque jour comme si c'était le dernier ; il est facile d'être heureux. À Yulna, je ne l'imaginai pas. Je croyais que rien ne serait changé, que je serais venu ici, que je t'aurais récupéré et que, d'une façon ou d'une autre, je t'aurais persuadé de revenir, parce qu'on a besoin de toi, de moi, de tous les autres, à Yulna, et, au contraire, j'ai changé et j'ai décidé de rester. Oui, je suis heureux. »

Il ne répondit pas, et ce silence se prolongea si longtemps qu'un doute est né. Quand je me retournai pour le regarder à nouveau, dans la lumière de la grande écharpe du ciel, son expression était étrange et me confirmait ce doute, si bien que je me relevai à demi, je le pris par l'épaule, je le secouai et j'élevai un peu la voix pour m'adresser à lui :

« Mais toi, tu ne l'es pas. » Et c'était un reproche. « Tu as construit tout ça, tu as fait oublier le reste à beaucoup d'entre nous, tu nous apprends à être heureux, mais toi, tu ne l'es pas. Ne mens pas. »

Il soupira.

« Valdé, c'est difficile » dit-il. « Il y a trop longtemps que je suis celui que je suis, je me suis battu trop longtemps, pour oublier. Les autres, oui, ils peuvent, même toi. Mais moi, je ne peux pas. »

Cette fois, ce fut lui qui me prit par l'épaule et me secoua presque, tandis qu'il m'interrogeait :

« Tout d'abord, tes messages. Quelques mois après l'inauguration d'Elinora, ils ont commencé, toujours plus insistants. Puis c'est toi qui es venu. Et moi, je m'étais imposé de ne pas y penser, d'oublier, de ne pas être curieux, mais c'est plus fort que moi. C'est plus fort que moi, et, quand j'ai su que tu arrivais, je savais que tu poserais cette question. Pourquoi est-ce aussi urgent, Valdé ? Pourquoi ? »

« Moi aussi, j'ai reçu un message » lui dis-je. « Sur le fleuve, peu avant d'arriver ici. Il était flou, mal ciblé, mais irréfutable... Je l'ai visualisé comme une image de la Mort, avec son crâne, le manteau noir et la faux. C'était terriblement urgent et désespéré. J'ai dû mobiliser toute ma volonté pour le bloquer et le repousser. Ils doivent avoir engagé une quantité incroyable d'énergie... ce qui signifie qu'il leur faut une réponse, cette réponse qu'ils attendaient de moi. »

Maintenant, Giulma s'était assis, et, malgré son aspect clownesque, il avait les mêmes façons énergiques, concentrées, pénétrantes que j'avais connues à Yulna, quand il était le directeur du Centre et qu'il exigeait de nous, ses assistants et ses élèves, des réponses précises, exacts et brèves, une efficacité sans faille, une obéissance absolue.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda-t-il. « En quelques mots... quelle est la question qui exige une réponse ? »

« Ça a commencé deux ans après ton départ » dis-je. Et les mots sortaient de mes lèvres presque malgré moi, parce qu'il était difficile de se rappeler les problèmes du grand Centre Sidéral, avant-poste scientifique du plus haut niveau de la galaxie, dans cette brise et cette tiédeur, avec le fleuve qui coulait lentement à côté de moi. « Quand nous avons perdu le contact avec les derniers signaux radio. Alors nous avons noté les variations du spectre. Il s'agissait des sources de lumière les plus éloignées... mais, dans le cadre du repérage par télé-ordinateur, les projections ont fait apparaître le phénomène, et il était absolument semblable à celui que tu avais étudié pour les sources radio. Une altération du spectre, un affaiblissement de la magnitude et, par la suite, une forte émission de signaux... puis rien. Comme si quelqu'un avait effacé ces sources lumineuses avec une éponge. Il n'y a plus que le vide là-haut, maintenant, Giulma. Il n'y a pas de signaux radio ni de projections lumineuses, ni autre chose. Il n'y a que le vide qui se rapproche. »

Il fit lentement oui de la tête et regarda la grande écharpe colorée dans le ciel.

« La seconde phase » murmura-t-il, comme si mes paroles étaient venues confirmer ce qu'il savait déjà. « C'était prévisible. Tu dis que ça a commencé deux ans après mon départ ? »

« Oui. Et ça a duré en tout dix ans. Mais ensuite... »

Il m'interrompt : « Mais ensuite, cette phase elle-même s'est terminée. Et une autre a commencé, n'est-ce pas ? Celle qui a fait qu'il était encore plus urgent de fournir une réponse, de retrouver les fous qui avaient décidé de créer un parc de loisirs galactique, une planète heureuse et de se transformer en jongleurs et bouffons, prestidigitateurs et acrobates, au lieu de se préoccuper des grands problèmes scientifiques, de la naissance et de la mort des galaxies, des confins de l'espace, des énigmes du temps ? C'est comme ça, non ? »

Maintenant, les mots me sortaient de la bouche avec l'intensité qu'ils auraient eue avant mon arrivée à Elinora, quand mon problème avait paru assez énorme et effrayant pour effacer tout le reste, y compris le plaisir, y compris le bonheur, y compris l'amour :

« Et que devons nous penser ? » demandai-je. « Quand, d'un jour à l'autre, nos meilleurs esprits scientifiques, les astronomes, les astrophysiciens, les biologistes et les mathématiciens, tout le corps enseignant de la plus grande université de la Voie lactée, ce groupe d'idoles que nous avons hissées sur nos autels personnels ont démissionné sans donner d'explication, sans fournir une justification pour venir à Elinora ? Des personnes qui ont découvert les propriétés les plus étranges de la matière, qui ont allongé de cent années et plus la vie moyenne des hommes et des autres espèces, qui ont donné à la galaxie la période la plus longue et la plus constante de stabilité et de bien-être, tout à coup convertis à un projet dément qui, depuis plusieurs siècles, avait été élaboré par une équipe de cinglés.... »

« Avec notre aide » dit-il, « le projet a été parachevé, et aujourd'hui Elinora est une réalité. D'autres Elinora sont en création dans la galaxie, et les gens découvrent le plaisir, le bonheur et l'innocence. Toi même, Valdé, tu serais stupéfait si tu savais

à quel point, en neuf ans, l'existence d'Elinora a changé les comportements, les habitudes et les espérances de milliards d'êtres humains et autres. »

« Mais pourquoi ? Pourquoi êtes-vous partis ? Pourquoi avez-vous renoncé à votre existence ? Pourquoi nous avez-vous laissés seuls, sans même une piste pour nous guider, pendant que dehors, là-haut, l'univers s'éteint ? »

« Et le gouvernement ? Que dit le gouvernement ? »

« Le gouvernement a ses problèmes. Et beaucoup de ses membres préfèrent consacrer leur temps libre à des vacances sur Elinora ; le problème est trop lointain, trop abstrait pour les intéresser. Elinora signifie la richesse, et devant ce torrent de richesse, crois-tu qu'il y en ait un seul pour discuter votre choix, essayer de vous faire revenir au Centre afin de vous occuper de problèmes d'espaces si lointains qu'un esprit normal ne peut même pas les concevoir ? »

Je le vis sourire.

« C'est bien ainsi » dit-il. « C'est exactement ce que j'avais espéré. »

« Mais pourquoi, Giulma ? » demandai-je presque sur un ton de supplique. « Pourquoi, là, dehors, les étoiles sont-elles en train de s'éteindre ? »

« Parce que... » Il me prit par le bras, me fit lever. D'un geste ample que, désormais, je lui connaissais bien, il me montra tout ce qui m'entourait... Elinora et son ciel, son herbe, son fleuve, ses étoiles qui luisaient, chaudes et proches et éternelles aux côtés de la grande écharpe cosmique. « Parce que tout cela est un don précieux, Valdé, le bonheur, l'innocence, le plaisir, la joie. Parce que cela était le seul don que nous pouvions faire à la galaxie, parce que cela devait advenir au moment le plus grandiose et le plus splendide, pour la célébration du Septième Centenaire, devait se répandre comme une tache d'huile afin que sur tous les mondes et en tout lieu les humains et les autres espèces découvrent le bonheur du corps, la paix de l'âme, le plaisir et la joie, pour pouvoir vivre et mourir en paix.

« Vivre et mourir » dis-je, et un grand vide se creusa en moi. Je revis mentalement mon rêve, ce tableau noir effacé par une main capricieuse, et peut-être une autre main prête à écrire une nouvelle formule, une nouvelle histoire, une nouvelle vérité sur cette immense, sur cette ancienne surface noire. « Oui, vivre et mourir. »

« Tu *sais*, n'est-ce pas, Valdé ? »

« Non. Moi, je ne *sais* pas. J'ai été ton élève, j'ai travaillé avec toi et avec les autres pendant de nombreuses années, j'ai travaillé seul, toutes ces années, sans une piste, sinon les allusions que j'avais entendues de ta part, sinon les recherches scientifiques que tu m'avais ordonné d'entreprendre, bien qu'alors je n'en aie pas compris le sens. Je soupçonne, je pense, j'imagine, mais je ne *sais* pas. C'est pour savoir que j'ai quitté le Centre, que je suis venu à Elinora, que je t'ai cherché. Aucun de nous ne *sait*. Je crois que tu *sais*, que tu as toujours su et qu'Elinora est ta réponse, cette réponse que tu n'as jamais voulu nous donner. »

« C'est peut-être le cas » dit-il. « C'est peut-être le cas, et peut-être as-tu déjà deviné la réponse, mais si c'est le cas, y avait-il une autre solution ? »

« Y a-t-il une autre solution, Giulma ? » demandai-je et je pensai que, s'il m'avait donné une réponse affirmative, j'aurais pu oublier Elinora et la joie que j'y avais trouvée, alors je l'aurais arraché à ce lieu et à ce temps, au risque de lui faire du mal. « Y a-t-il une autre solution ? »

Il soupira.

« Non. » La réponse tomba, sèche, coupante, définitive. « Parle-moi de la troisième phase. Il s'agit de la contraction des masses galactiques, n'est-ce pas ? »

Lui, il *savait*. Tandis qu'il tournait avec son cirque à travers Elinora, loin des appareils scientifiques les plus sophistiqués du Centre, maintenant depuis quinze ans, et plus éloigné du cœur battant de la Voie Lactée, il savait.

« Oui. »

« Quand cela a-t-il commencé ? »

« Il y a deux ans. Le phénomène reste périphérique, mais il gagne plus rapidement que les précédents. »

De nouveau, il fit oui de la tête.

« Nous pensions avoir calculé avec une certaine approximation la rapidité du phénomène. Mais il est, je vois, plus rapide que nous ne l'avions prévu. »

« L'univers s'éteint, Giulma. L'univers s'éteint, et le tableau noir s'efface. Pourquoi cela se produit-il ? Qu'allons-nous devenir ? Pourquoi, Giulma, pourquoi ? »

« Je ne sais pas » murmura-t-il, et, dans la nuit, sa voix semblait étrangement forte, comme la sentence d'un juge. « Aucun d'entre nous ne le sait. Notre science est totalement incapable de comprendre ou d'affronter ce qui se passe. Je peux seulement me dire qu'un jour, dans le passé, quelque chose ou quelqu'un... en dehors... a allumé tout cela, pour donner lumière, joie, chaleur et vie, et puis... » De son geste coutumier, il indiqua les étoiles et l'immensité vide qui les séparait, là-haut, au-dessus de nos têtes. « Puis peut-être le système est-il devenu vétuste, poussiéreux ou peut-être les décorations sont-elles passées de mode, comme cela t'arrive quand, chez toi, tu veux changer l'ameublement. Ainsi, quelque chose ou quelqu'un est actuellement en train d'éteindre les étoiles, d'effacer le tableau noir. Et ce qui se passe, nous ne pouvons pas l'empêcher, ni le comprendre, ni savoir quel système viendra ensuite, ni où nous finirons, quand nos lumières, nos étoiles s'éteindront à leur tour. Mais nous pouvons vivre entre temps et le faire non pas dans l'angoisse et dans la peur, mais dans la joie et le plaisir. Nous pouvons redevenir des enfants, être jeunes dans univers si vieux qu'il a besoin d'être renouvelé de fond en comble, nous pouvons dispenser tout ce qui peut nous rendre heureux, nous donner la sérénité en ce Septième Centenaire. Et il est inutile d'annoncer des catastrophes, inutile de créer le désespoir, inutile de lutter contre ce que nous ne parvenons même pas à comprendre. Elinora n'a été que le début, Valdé. Ici, nous sommes heureux, ici nous pouvons vivre, notre exemple fait naître d'autres Elinora, et bientôt ce bonheur se diffusera dans tout l'univers connu. Puis... »

« Et puis ? Que se passera-t-il à la fin ? Quand les étoiles voisines commenceront à s'éteindre, quand tout le monde mourra, quand il ne sera plus possible de cacher la vérité ? »

« À quoi bon le savoir maintenant ? Quel sens cela a-t-il de hâter le moment de la peur ? Il viendra, j'ignore quand, mais certainement plus tôt que nous ne l'imaginons. Et quand il viendra nous aurons peur, mais entre temps... qu'est-ce que tu proposes de faire d'autre ? »

Nous sommes restés silencieux plusieurs minutes, ou peut-être plusieurs heures, parce qu'une lointaine clarté faisait pâlir le ciel à l'orient, que la splendeur de l'anneau commençait à s'atténuer, et nous nous sommes levés pour gagner la pente qui menait aux campements. Je respirais l'air d'Elinora, le vent tiède d'Elinora ; mon esprit lui-même s'était apaisé, je ne pensais plus à l'angoisse qui m'avait étreint au moment où je m'étais trouvé face à face avec la vérité. Les couples nus bougeaient nonchalamment, des bras se tendaient en l'air pour s'étirer après le sommeil, les animaux étaient bien réveillés dans leurs cages, et quelqu'un travaillait déjà autour des véhicules pour les préparer au voyage. Nous allions parcourir la plaine,

rencontrer l'autre convoi, et il y aurait une grande fête. Assis dans un coin, le géant barbu répétait un nouveau numéro, et ses bouffées de feu dispersaient la pénombre de l'aube. Un groupe d'enfants s'étaient arrêtés derrière lui, écarquillaient les yeux, admiraient, encore lourds de sommeil mais trop fascinés pour se rendormir.

Giulma se dirigea vers sa roulotte, d'un pas plus lent, et l'expression de ses yeux contrastait étrangement avec le maquillage déjà défait de son visage. Mais quand il pressa le pas, les grelots de son bonnet tintinnabulèrent, et je vis Yura qui venait vers moi ; alors je pensai que ce serait une belle journée dans la roulotte, sur la plaine.

Je levai les yeux vers le ciel, où l'écharpe colorée pâlisait déjà et où les étoiles s'éteignaient une à une dans la clarté de l'aurore. Derrière moi, le fleuve scintillait, calme, reflétant les premiers rayons du soleil qui ne parvenait pas encore à se dégager tout à fait. Puis la dernière étoile s'éteignit, et il fit jour.

FIN

© Ugo Malaguti. Reproduit avec l'aimable autorisation de l'auteur. Traduit de l'italien par Pierre Jean Brouillaud.

[ [http://perso.wanadoo.fr/jplanque/Le\\_jongleur.htm](http://perso.wanadoo.fr/jplanque/Le_jongleur.htm) ]



**Ugo Malaguti**, né à Bologne en 1945, romancier, critique, analyste, est une personnalité bien connue du monde de la SF. Très actif depuis toujours, il dirige les éditions ELARA (ex PERSEO LIBRI), spécialisées dans la littérature de l'imaginaire, qui publient romans, anthologies et revues ( FUTURO EUROPA ou NOVA SF ).